

## AMRI

Paris, avril 2002

LES PALESTINIENS me demandaient pourquoi ce conflit est si important pour moi et invariablement je leur racontais la même histoire. Je suis devenue pro-arabe à l'âge de raison parce que papa Chouchou portait une djellaba.

Souvenir de la petite enfance : papa Chouchou est mon arrière-grand-père, le père de mon grand-père Victor. Je suis très petite. Il habite à ce moment chez mes grands-parents car il a été malade. Face-à-face du vieillard et de l'enfant. J'ai quatre ans, il en a quatre-vingt-dix ou plus. Nous sommes à l'entrée du long couloir de l'appartement. Sa main appuyée au mur soutient son corps frêle. Nous nous regardons et nous nous sourions, comme ça, sans parler. Mystère de la vie : rien ne peut expliquer pourquoi nous nous aimons tant à cet instant. À l'annonce de sa mort, je pleurerai à la grande table. Mes oncles chahutent et s'en fichent. C'était un vieux après tout. Je fais un scandale.

Dès l'âge de sept ans, je hurlerai à la grande table de shabbat : « Nous ne pouvons être contre les Arabes parce que papa Chouchou était en djellaba ! ». Plus tard, entre Victor et moi, il y eut une sorte de pacte, un assentiment à ma conduite peu orthodoxe. Un jour, il me raconta qu'il avait rendu visite à de la famille en Israël et il avait été complètement dégoûté par l'état de détresse de ces gens. Ils étaient devenus obèses, criblés de dettes à cause des réminiscences de lois turques qui engagent toute la famille d'un débiteur. Abandonnés de l'idéal sioniste ces Juifs d'Afrique du Nord, et il l'avouait. Je pensais à cette histoire quand je photographiais les grandes barres des années 1960 qui bordent la route d'Ashkelon, cette honte non avouée de mon grand-père à s'être fait des couilles en or à les remplir, ces barres, avec son entreprise de déménagement. Lui, il avait su rester sagement à Paris, arrosant les œuvres sionistes et hurlant à mes oncles de finir leurs études quand, à chaque nouveau conflit, l'un d'eux jurait qu'il allait s'engager chez Tsahal. À sa mort, en regardant les vieilles photos, nous avons retrouvé les polaroïds du général de Gaulle annonçant l'embargo contre Israël sur le petit écran de l'ORTF. L'écran dégoulinait de glaviots.

Un grand moment d'hilarité familiale auquel je n'avais pu résister ce concours de glaviots sur la figure du général de Gaulle. Ceux de mes oncles étaient énormes !

À la mort de Victor, dans sa chambre, il n'y avait qu'une photographie : la mienne, enfant, à l'âge où papa Chouchou et moi nous extasions l'un de l'autre dans le couloir. Il me disait toujours : « Toi qui parles si bien, pourquoi tu n'es pas devenue avocate ? » Inès, elle, me disait : « Amri, si ça se trouve c'est toi, de la famille, qui laisseras ton nom sur la Terre. »

Inès et Victor, couple amour-haine.

Quand Victor est mort, Inès a dit : « C'est triste quand même ! », puis elle est morte un an après.

Inès et Victor : j'inscris vos noms hors de la tombe, dans le livre.

En novembre 2000, quand Victor est mort, nous sommes tous allés à Deauville nous recueillir sur sa dépouille. Son corps était posé à même le sol, comme on le fait chez les Juifs. Grand corps qui remplit la chambre. Le visage est bandé pour que la mâchoire ne bâille pas. Le grand et beau corps de mon grand-père est vide. Son âme est partie. Mystère de l'âme sortie du corps. Elle est encore là ce matin et elle plane au-dessus de nous qui défilons devant lui, l'un après l'autre. J'embrasse le cadavre sur le front. Il est froid. L'homme qui m'a nommée est froid. Jusqu'au bout les cauchemars des camps agitent ses nuits, jusqu'au bout. N'oublions jamais les cauchemars qui

peuplent la nuit des hommes mais ne commettons pas de crime en leur nom.

La devise de Victor était : « Rien n'est trop beau pour ma gueule ! », parce qu'il était sorti des camps. Il avait émigré en France dans les années 1930, s'était fait naturaliser français. Il avait fait la drôle de guerre puis s'était engagé avec son frère dans la résistance.

Pour la mort d'Inès, ce fut différent. Elle appela ma mère et lui dit : « Viens me voir car je vais mourir. » Ma mère alla à Deauville, passa la journée avec elle, la trouva bien puis repartit. Le lendemain, elle mourait.

C'est Inès qui m'a donné ce don de pouvoir parfois annoncer des choses. Durant la guerre, elle était réfugiée en Tunisie avec les trois enfants qu'elle avait alors. Un jour, un oiseau entra dans la maison : « Voici un heureux présage », avait-elle dit. Deux jours plus tard, Victor revenait à la maison dans la nuit. D'une grande baffé, il dégagea du lit de sa femme son fils de deux ans qu'il ne connaissait pas puis se coucha avec elle, indifférent aux pleurs de l'enfant. Exécrabilité, exécrabilité du déporté. L'enfant, il ne s'en est jamais remis. Plus tard, elle eut deux autres fils de Victor. L'un d'eux eut une méningite à l'âge de seize ans. Il était condamné. Alors le prophète Élie apparut à Inès en rêve et lui dit : « Mets ton fils chez les nourrissons ! » C'est ce qu'ils firent et l'adolescent survécut.

Chez Inès brûlait toujours la veilleuse, l'huile de la parole divine.

Chez Inès brûlait l'huile de la bénédiction.